

Claude GUY

Les vivants et leurs fantômes

De la hantise au symptôme

Préface d'Alice Cherki



AUZAS ÉDITEURS

IMAGO

REMERCIEMENTS

Je suis reconnaissant à Jeanne et à Thierry Auzas, ces deux passionnés d'écriture et d'édition, pour leur travail rigoureux et leur amical soutien,

à Alice Cherki qui, en acceptant de préfacer mon ouvrage, inscrit notre rencontre dans une filiation commune.

Je remercie Bernard Duhamel, Isabel Korolitzki, Gérard Rodriguez et Dominique Roussy pour leurs lectures attentives,

Corinne-Deborah Daubigny, René-Guy Guérin, et Ory Lipkovitz pour leurs réponses avisées à mes questions,

et tous mes patients, avec une pensée particulière pour ceux qui ont accepté que leur histoire vienne illustrer mon propos.

Préface d'Alice Cherki

En commençant la lecture de cet essai Les Vivants et leurs fantômes j'ai écrit à l'auteur : « Je me balade dans tous les fleuves, le Styx, l'Achéron, le Léthé, sans oublier le fleuve Congo et le fleuve Bleu, le Yangzi Jiang. » Boutade ? Pas vraiment car, tout au long de cet ouvrage, Claude Guy nous invite à une traversée, traversée d'un humain entre la naissance et la mort, deux événements potentiellement traumatiques.

Mais d'emblée Claude Guy prend position, à juste titre. Le trauma n'est pas l'événement en lui-même, mais il fait trauma quand il n'y a pas de mots pour le représenter, pour l'organiser en traces susceptibles d'accéder au souvenir. À la naissance si le nouveau-né est immédiatement accompagné, soutenu par le monde environnant, la venue au monde n'inscrira pas un traumatisme. Toutefois cette « angoisse pure » de la naissance — cet effondrement, dira Winnicott — « pourra rester inscrite dans l'inconscient » et être réactivée par la disparition et la mort. Il s'agit là de la mort des ancêtres, ceux qui, selon l'expression de Kateb Yacine, « redoublent de férocité », léguant à leurs descendants des traumatismes passés sous silence, déniés. Ces traumas passent « en héritage » de génération en génération, encryptés, « fantômes hantant le sujet » et provoquant ce que je nommerais, outre les symptômes qu'évoque Claude Guy, « un arrêt de la subjectivation » ou, pour reprendre des concepts bien connus, un échec de l'introjection au profit de l'incorporation.

Claude Guy rend ainsi hommage à Nicolas Abraham et à Maria Török, et montre leur importance dans la possibilité de compréhension de ce qui hante nos divans. Il s'appuie également sur

Ferenczi qui fut, dans des temps pas si lointains, exclu de l'enseignement « des écoles de psychanalyse ».

Traversée, ai-je dit, sur un bateau où défilent les paysages de deux rives : il n'hésite pas à avoir recours à des références multiples, issues de plusieurs cultures et de plusieurs époques, et dans le même temps, et surtout à évoquer de façon très naturelle, dans une langue limpide, des situations cliniques¹, ou plutôt son écoute de personnes en souffrance. L'attention passe d'une rive à l'autre avec plaisir.

Il n'hésite pas non plus à évoquer les silences et les dénis dans les institutions psychanalytiques dont il rappelle, avec beaucoup de finesse, les impasses et leur envahissement de pulsions mortifères entraînant assujettissement ou rupture, aucune des deux attitudes n'ayant pour effet de congédier amicalement les fantômes.

Cet ouvrage recouvre avec force le débat des années 1990-2000 entre fantasme et trauma. En rappelant que ce qui fait traumatisme c'est le silence et le déni sur l'événement, ce qui a eu lieu n'a pas eu lieu. En même temps que Nicolas Abraham et Maria Török, ou immédiatement après, plusieurs psychanalystes ont soutenu, au-delà de la « sacro-sainte triangulation œdipienne », cette position des effets délétères des traumatismes enfouis. Est-ce un hasard si la plupart d'entre eux, dans leur histoire personnelle ou dans celle de leurs parents, ont connu des traumatismes infantiles, certes liés à l'histoire singulière générationnelle, mais surtout aux catastrophes et aux guerres, au déni de celles-ci ? Bien sûr, c'est à la Shoah que je pense, mais aussi, plus près de nous, aux guerres coloniales qui hantent nos divans contemporains. Claude Guy n'évoque pas explicitement ces dernières, mais son écoute s'y prête.

C'est à partir d'une lettre muette en soi, plus ou moins occultée, laissée en rade, que se tracent les mots qui font écriture. Et dès l'introduction nous sommes avertis de « cette lettre en suspens » chez l'auteur, point de départ de l'écriture de ce livre, convoquant à la fois le père disparu et la mort du frère, fils aîné qui avait reçu en « héritage » le traumatisme du père et surtout le silence autour de ce traumatisme. Et nous la retrouvons en toute fin conclusive où l'auteur rappelle le grand-père maternel, dont la présence et

l'écoute lui ont épargné, semble-t-il, la visite des fantômes du cercle familial. Claude, celui qui boite, me ramène à une ancienne lecture de Freud citant le poète Friedrich Rückert :

*« Ce qu'on ne peut atteindre en volant,
il faut l'atteindre en boitant ;
il n'y a pas de honte à boiter, dit l'Écriture². »*

En conclusion, je dirai que préfacer un livre avec lequel on est en désaccord est une épreuve redoutable. Ce n'est pas le cas ici, cet ouvrage est un essai foisonnant, novateur, essentiel pour l'écoute des analysants d'aujourd'hui que j'ai nommés, il y a quelques années déjà, « les enfants de l'actuel ». Et je retrouve chez Claude Guy un constat qui m'est cher « la transmission n'est pas un héritage ». La transmission suppose une perte et une réappropriation dans sa propre langue. Et il est plaisant de retrouver dans le texte de Claude Guy cette phrase de Goethe, citée par Freud en conclusion de l'Abrégé de psychanalyse en 1938, que je traduis à ma façon : « Ce dont tu as hérité de tes pères, il te faut le conquérir pour le posséder. »

Paris, septembre 2019.

NOTES

1. Ce qui fut appelé un temps « vignettes cliniques ».
2. Sigmund Freud, *Lettres à Wilhelm Fliess, 1887-1904*, lettre 79, 31 octobre 1895, Paris, P.U.F., 2006, p. 189.

Introduction

« Je ne pense absolument jamais à la mort. Et au cas où vous y penseriez, je vous recommande de faire comme moi, d'écrire un livre sur la mort [...] d'en faire un problème [...] elle est le problème par excellence et même en un sens le seul ! »

Vladimir Jankélévitch

Cet été-là, j'étais absorbé dans mes écritures, relire et revoir, ce qui devait devenir ce livre sur la mort et le fantôme, entrepris depuis plusieurs années déjà.

Mais, une nuit, après une inhabituelle insomnie, je fus visité par mon père dans le sommeil qui a suivi. Je ne l'avais jamais vu en rêve depuis sa disparition, il y a près de dix ans. L'homme de foi qu'il était n'aurait sans doute pas trouvé très agréable de jouer les fantômes.

D'une voix grave et profonde, il m'appelait solennellement... « Claude, Claude... », comme s'il lui fallait me confier un secret dont je devais impérativement prendre connaissance.

Au matin, alors que je racontais cet épisode shakespearien à mes proches, je reçus un message laconique : « Claude, Michel est décédé dans la nuit. »

Michel, c'était mon frère aîné, proche compagnon de mes jeux, de mes disputes et de mes combats, de mes rêves et de mes fantasmes d'enfant. Je l'ai admiré, aimé et haï, il m'a déçu, et j'ai vécu la douleur de vivre la différence entre ce que j'en attendais et ce que j'ai reçu de lui. C'était hier, c'était il y a un instant, jusqu'à ce qu'il disparaisse à jamais.

Lui qui, toute sa vie, a attendu un geste de ses parents. Désespérément. Qui aurait tant voulu qu'ils lui donnent de leur vivant, qu'ils ne se contentent pas de ressasser qu'avec ses diplômes et ses possibilités, il aurait pu, il aurait dû... s'il avait voulu.

Lui, l'affamé, ouvrait toute grande la gueule, les yeux fermés, pour recevoir du vivant.

Lui qui, nourrisson, au contraire, a avalé¹ tout cru la mélancolie et la dépression de son père. Ce dernier, orphelin de ses parents adoptifs auxquels il fut confié à la naissance, mais qu'il a dû quitter à six ans lorsque ses géniteurs, nos grands-parents, le reprirent à Paris, a vécu la peur, l'insécurité qui n'a cessé de lui coller à la peau et qu'il n'a pas pu, pas su, éviter à son fils aîné. Les troubles des sujets « psychotiques » naissent ainsi lorsque le langage n'est pas encore acquis et qu'ils sont en état d'*infans*, assure Ferenczi².

Michel est mort deux jours avant de signer la succession parentale qui lui aurait donné les moyens et le ressort psychiques qu'il n'avait jamais eus, qui lui aurait enfin permis de jouir de la vie et de recevoir ce qu'il avait toujours voulu, se reconnaître et être reconnu dans la filiation.

C'était trop tard. Ses parents morts, il n'avait plus rien à espérer, rien à attendre. Leur disparition ne fut pas une délivrance. Il ne trouva la force d'assister ni aux funérailles de son père, ni à celles de sa mère dix ans plus tard, pour en finir une bonne fois avec eux en les accompagnant.

Au contraire.

Il subit une violence inouïe, aussi puissante que la culpabilité qu'il a probablement ressentie de l'avoir souhaitée au plus profond de lui, cette mort, sans avoir pu, ni voulu se dire que ce sont eux qui l'avaient ainsi piégé dans ce vœu de mort. En ne le laissant pas jouir de leur vivant, ils lui ont laissé croire — il a cru — qu'il aurait la capacité de jouir après leur mort.

Et il a attendu. Patiemment. Sans bouger, sans vivre vraiment, et quand cela arriva, il disparut à son tour quelques mois plus tard, trop tôt, trop rapidement.

J'en suis triste et peiné.

Peiné de cette mort précoce, triste aussi de la vie si triste de ce frère aîné qui finit sa vie si tristement.

Triste de cette vie tragique, de ce destin de poète maudit, sans œuvre, lui qui ne se retrouvait pourtant que dans les poètes qu'il chantait, en s'accompagnant de sa guitare, cette fidèle compagne de ses bons et mauvais jours.

Triste que cet ami des Cendrars, Hemingway, Kafka, Céline et autres Verlaine, Baudelaire et Rimbaud n'ait pas pu, pas su, pas voulu, pas réussi, à se relancer suffisamment à partir de ces appuis-là.

Peiné que cet érudit, ce fin connaisseur de tout ce que la nature peut offrir aux hommes, et de tout ce qui a racine, n'ait jamais réussi à s'enraciner.

Il m'a fallu du temps et beaucoup de travail de la pensée pour m'apercevoir de la souffrance qui était la sienne. Pour m'apercevoir qu'il ne pouvait pas plus qu'il ne faisait, au risque de m'agacer. Pour que j'accepte ce qu'il était et que je parvienne moi-même à l'entendre cette souffrance, à ne pas la nier puisque c'est cela le véritable traumatisme. Non pas l'événement que l'on recherche à tout prix, mais le fait que la souffrance n'ait pas été entendue, voire pire encore lorsqu'elle a été niée.

Et elle avait été niée.

C'est sans doute cela qu'il a voulu obtenir toute sa vie, sans le savoir, cette reconnaissance-là qu'il a désespérément attendue.

Le hasard fit qu'une amie philosophe et psychanalyste qui avait publié mon premier ouvrage vint à mourir la même semaine, alors qu'elle tentait de sauver un enfant de la noyade.

Ce télescopage saisissant m'a rappelé les propos qu'elle tenait lorsqu'elle parlait du rapport entre fatalité et liberté, de ce qui fait qu'une vie doit trouver la force de s'ouvrir à la liberté, malgré les conditionnements, les fidélités et les obéissances qui nous tiennent.

Ces questions, mon frère les vivait au quotidien.

Il les a toujours vécues.

Il interrogeait la vie, ne cessait de l'interroger avec une réelle force, mais trop souvent mise au service de la seule rébellion. Car c'était un rebelle, et sa façon de retourner sa révolte, sa colère, faisait des désespérés, des insoumis, et des plus fragiles, ses intimes.

Il paraît que, lors de sa dernière nuit, il a appelé sa mère, laquelle partie six mois plus tôt, avait depuis longtemps baissé les bras devant ce fils énigmatique qu'elle ne comprenait pas vraiment, qu'elle défendait et critiquait tour à tour, selon qu'elle se sentait ou non mise en cause, impuissante à entendre ou plutôt à répondre à cette demande insatiable. Parce qu'elle était restée

toute sa vie une petite fille, puisant dans son passé les ressources nécessaires, au point que, pour elle, les morts étaient devenus plus vivants que les vivants.

Ces derniers temps, il m'arrivait de parler de la mort avec elle. Elle disait qu'il était temps de partir pour l'au-delà, au paradis promis, et se demandait pourquoi le Dieu qu'elle respectait ne la rappelait pas à lui. Mais un jour, elle souleva un problème assez surprenant : comme nous devenons de pures âmes après la mort, me confia-t-elle, comment reconnaîtrai-je les miens là-haut ? Les siens, me précisa-t-elle, c'étaient sa mère, son père qu'elle aimait tant, ses grands-parents qu'elle a toujours évoqués avec une infinie tendresse, ses tantes, compagnes de ses très jeunes années. Elle n'avait pas cité son mari, notre père. Je ne crois pas qu'il faille s'en offusquer, d'autant que nul ne peut mettre en doute le lien puissant qui les unissait. C'est que, dans ces moments-là, elle parlait de son enfance que son mari n'avait évidemment pas connue. Elle ne pouvait envisager de quitter l'ici-bas qu'avec l'assurance que ceux qui l'avaient aimée et qu'elle avait alors aimés l'accueilleraient.

Je dus y réfléchir à deux fois pour lui répondre.

Je lui dis que, d'une part, je doutais fortement qu'elle ne reconnaisse personne, et d'autre part, que j'étais à peu près sûr, depuis le temps que tout ce petit monde était là-haut, qu'ils seraient prévenus et qu'ils sauraient bien l'accueillir comme il convenait. Ce jour-là, elle parut apaisée.

Et, aujourd'hui qu'elle est morte, je me dis qu'il en a sans doute été ainsi. Mon frère devint brièvement l'orphelin qui ne pouvait rien faire de cette disparition, sauf à disparaître à son tour dans une ultime tentative de lien, toujours inaccessible, mais à jamais cette fois. Ce frère m'a manqué, je l'ai sans doute manqué...

Et voilà donc comment, à ma mesure, ce frère aîné devient pour moi une sorte de fantôme, au sens où toute cette histoire totalement liée à ma vie, s'agissant de mes amours premiers, me revient, me hante, m'oblige à en dire quelque chose, à m'en saisir pour comprendre.

Hanté lui-même par le fantôme de son père, premier grand « blessé » connu de la lignée — son père fantasmé —, ce frère-là a laissé en souffrance les questions qui l'ont rendu sans voix,

inerte, exsangue, dans une sorte de testament lancé à la cantonade et qui, faute d'être ouvert, lu et commenté, provoquera à coup sûr d'autres victimes au fur et à mesure des générations.

Lui est parti avec un tourment, celui de la transmission, et il nous a confié le soin si ce n'est d'y répondre, du moins d'y revenir encore.

Voilà l'énigme qui me travaille et que j'aborde ici.

Qu'appelle-t-on « fantôme » ? Que désigne ce mot dans les croyances populaires et dans la psychanalyse ? Il est surprenant, on le verra, de constater les convergences et les similitudes de ce signifiant, selon les divers champs où il apparaît.

Dans une conférence qu'il a intitulée « La mémoire qui n'oublie pas », Jean-Max Gaudillière³ revient sur les récits grecs qui parlent du *thérapon*, *thérapein* en grec, qui signifie « être au service de », le *thérapon* étant chez Homère le serviteur. Celui-ci, nous dit-il, est une sorte de double du combattant, double qui l'accompagne et effectue les rites lorsque ce dernier meurt au combat. De tels rites permettent d'inscrire son nom dans une succession, celle d'un héros ou, plus simplement, dans une lignée. Il y a le temps de la mort physique et celui de la mort inscrite. Cet espace que Jacques Lacan, à propos d'Antigone, a appelé l'« Entre-deux-morts⁴ ». Certains y sont arrêtés, et c'est alors le temps de fabrication des fantômes⁵. Ce que l'on retrouve dans bien des rituels à travers le monde.

En Afrique, selon de nombreuses traditions, ce temps ritualisé entre la mort physique et le temps de la mort s'étale sur une année entière, pendant laquelle le défunt est un fantôme errant et donc dangereux. C'est de ce lieu où il est parvenu qu'il lui faudra attendre avant qu'il ne soit accueilli au pays des ancêtres, d'où il veillera sur les vivants. On comprend qu'il vaut mieux qu'il ne reste pas coincé au milieu des deux rives.

Mais, en bien des cas, la réalité du fantôme peut avoir des effets dévastateurs. « Soigner un patient "psychotique", c'est lui permettre d'ensevelir les cadavres qui l'empêchent d'avoir une peau, un corps à lui — sans quoi il n'y a pas de différence entre l'espace de la vie et l'espace de la mort, et c'est cette indistinction qui

caractérise la folie⁶ », écrit Heitor O'Dwyer de Macedo. Les fantômes cessent de nous hanter et viennent au contraire nous protéger qu'à la condition de s'en occuper, de les prendre en compte et de ne pas faire comme s'ils n'existaient pas. Alors, et alors seulement, ils nous rappellent à la vie vivante.

Au fond, ce que l'on nomme « fantôme » par commodité désigne le fait que les symptômes d'effondrement et/ou de décompensation « symbolisent » autre chose de tout aussi grave et de très ancien dans l'histoire familiale du sujet : un drame, une catastrophe, un acte traumatisant qui a travaillé des générations sans qu'elles n'aient rien pu, rien voulu en savoir.

Le terme de « fantôme » est aujourd'hui largement exploité par des praticiens adeptes de la constellation familiale et/ou de l'analyse transactionnelle. Ces thérapeutiques s'organisent exclusivement autour des liens transgénérationnels — la recherche des secrets de famille et de la transmission des traumatismes —, et oublient le plus souvent l'origine de cette spécificité psychanalytique, pourtant scrupuleusement étudiée par Nicolas Abraham et Maria Török, entre 1959 et 1975, j'y reviendrai. Elles font comme si la psychanalyse ne s'en préoccupait pas. Anne Ancelin Schützenberger⁷, qui en revendiquait la paternité, y faisait certes référence, mais la mise en œuvre de la « thérapie transgénérationnelle psychogénéalogique contextuelle » fait l'impasse sur la seule question qui pourtant s'impose : comment s'opère cette transmission, cette perception que les enfants ont des drames familiaux dont on ne leur a jamais parlé ? Le fait de le dévoiler est-il suffisant pour en finir avec les empêchements que cet insu a engendrés ?

Que faire des fantômes qui hantent nos patients et que beaucoup d'entre eux évoquent et recherchent chez un psychanalyste ? C'est de leur rapport à la mort, aux morts, à leurs morts qu'ils parlent à propos de leur mère, de leur père, de leur histoire. C'est de tous ceux dont ils n'ont pu se séparer, faute d'avoir tissé un lien auquel ils pourraient rester attachés sans pour autant qu'il les étrange.

À quel moment et à quelles conditions un mort lâche-t-il les vivants ? Un bon mort serait-il celui qui laisserait les vivants en paix, une fois que ces derniers auraient pris en compte sa question, s'en seraient saisis comme on se saisit d'un relais ?

Que faire si d'aventure le mort n'est pas vraiment mort, et si, tout bien considéré, il bouge encore ? Qu'arrive-t-il lorsque les représentations proposées ne nous délivrent pas de l'angoisse pure, cette angoisse originelle vécue par tout un chacun au moment de la naissance et qui ne cesse de travailler les vivants dans leur rapport aux morts ? Que fait-on de ces morts qui reviennent et empoisonnent les vivants ? Ces derniers, ne parvenant ni à s'en passer ni à passer à autre chose, sont alors encombrés par une sorte de mauvais sort jeté à l'origine par une « déesse-mère », un patriarche tout-puissant, une lignée qui les hante, les retient et aura raison de leur propre élan. Des êtres malheureux, possédés par des âmes en peine qui exigent encore et toujours des sacrifices, humains de préférence, dans la descendance, laquelle risque de s'en débarrasser à son tour sur le suivant et ainsi tout au long des générations, jusqu'à ce que, au moins un — tel Zeus dans la *Théogonie* d'Hésiode — parvienne à mettre fin à cette série mortelle.

On voit dans *Le Silence des autres*⁸, film réalisé par Almuneda Carracedo et Robert Bahar en 2019, parmi les protagonistes, deux vieilles femmes dont l'objectif principal dans la vie tient, pour l'une, à retrouver le lieu d'inhumation de sa mère, sauvagement assassinée pendant la guerre civile et ensevelie dans un charnier se situant aujourd'hui sous une route passante, et pour l'autre, à chercher son père, lui aussi assassiné et jeté dans une fosse commune dans un secteur interdit au public du cimetière communal d'une petite ville. Lorsque, à force d'acharnement et après des analyses A.D.N., un crâne est exhumé, une des vieilles dames en pleurs s'écrie : « Mon cher papa, je suis si triste que tu aies vécu quarante ans là-dedans. » Revenue à son enfance qu'elle n'a jamais vraiment quittée, cette vieille femme souligne avec force l'importance d'un lieu d'inhumation qui permet d'accepter la réalité tangible de la mort.

On comprend que les peuples fassent soigneusement la différence entre pays des morts et pays des vivants, car la folie et l'affolement guettent les humains qui les confondent et ne savent pas vraiment quoi faire avec ce qui leur revient du passé, ce qu'ils ne connaissent pas, mais qui les hante. Et, dans bien des civilisa-

tions, ces interrogations sont présentes, et la partie mauvaise du défunt est prise en compte, au moins symboliquement.

Un mot encore pour expliquer (m'expliquer peut-être) cette idée un peu folle d'écrire un ouvrage sur la mort, les vivants et leurs fantômes. Outre l'appel à écrire sur la mort et d'en faire un problème pour échapper à sa hantise, comme le suggérait le philosophe Vladimir Jankélévitch, j'ai été surpris lorsqu'un de mes amis me fit lire un passage d'un ouvrage de Frédéric Lenoir, qui dit ceci à propos de la Chine :

« Le culte des ancêtres est d'autant plus nécessaire que les âmes ont le pouvoir de se transformer en fantômes, des *gui*. Considérés comme responsables des malheurs de la vie, les *gui* peuvent être apaisés à coups de rites pour lesquels les Chinois font volontiers intervenir des maîtres taoïstes et des moines bouddhistes, les premiers pour leurs rituels de protection, les seconds pour faciliter la délivrance de l'âme perdue⁹. »

Voilà donc que je découvre par hasard que mon patronyme, dont je connaissais les acceptions dans la civilisation celtique (plante parasite des druides), hébraïque (« vallée ») et américaine (« mec »), est directement lié aux esprits malins, aux fantômes, aux démons et aux spectres ! La sorcellerie se dit en chinois *gui tao*, la voie des *gui*.

*

Dans un premier temps, je me pencherai sur quelques pratiques traditionnelles d'autres contrées, d'autres continents qui ont un rapport avec la mort et avec les fantômes radicalement différent du nôtre, et ce, en les confrontant à notre époque.

Puis je parcourrai notre façon de vivre aujourd'hui — ou de ne pas vivre — avec nos fantômes. Ceci à partir de situations cliniques, d'œuvres littéraires, en passant par Freud et par les premiers psychanalystes dans leur rapport à la mort, aux phénomènes surnaturels et à la transmission inconsciente. Nous comprendrons ainsi

comment nos contemporains, à leur tour, assument la question de la mort, et quels moyens ils emploient — superstition, spiritisme, fantômes... — pour expliquer leurs empêchements à vivre en prenant leur destin en mains.

Enfin, j'aborderai les travaux de Nicolas Abraham et de Maria Török, psychanalystes d'origine hongroise et disciples de Sándor Ferenczi, pour tenter de comprendre ce qui a bien pu les pousser à mettre en œuvre des notions aussi audacieuses et originales que celles du « fantôme » et de la « crypte » — façon de parler de la pulsion de mort, dit le psychanalyste Philippe Réfabert —, deux notions qui montrent comment des êtres disparus, parfois depuis trois générations, n'en ont pas moins une influence considérable sur les vivants.

NOTES

1. Voir « Les concepts d'incorporation et d'introjection », p. 129.
2. On verra dans cet ouvrage combien je suis redevable à la psychanalyse hongroise, notamment à Sándor Ferenczi, mais aussi à Imre Hermann, Michael Balint, Léopold Szondi, Nicolas Abraham et Maria Török dont je parle abondamment. La plupart des psychanalystes contemporains, que je cite et auxquels je me réfère en particulier au sujet du trauma, sont issus de cette pensée singulière. Citons Françoise Davoine et Jean-Max Gaudillière, Philippe Réfabert, Barbro Sylwan, Heitor O'Dwyer de Macedo.
3. Connu pour ses travaux sur la psychanalyse de la folie, du trauma et du lien social (en collaboration avec Françoise Davoine).
4. Jacques Lacan, « Antigone dans l'Entre-deux-morts », in *Séminaire, L'Éthique de la psychanalyse*, Livre VII, Paris, Le Seuil, 1986, pp. 315-316.
5. Jean-Max Gaudillière, « La mémoire qui n'oublie pas » in *La Guerre en performance dans la création littéraire*, Colloque international organisé par Martin Mégevand (université Paris VIII) les 4 et 5 décembre 2014, Paris.
6. Heitor O'Dwyer de Macedo, *La Clinique de Dostoïevski ou les Enseignements de la folie*, Paris, Cécile Défaut, 2015.
7. Voir l'ouvrage de Anne Ancelin Schützenberger, *Aïe mes aïeux*, Paris, Desclée de Brouwer, 1993.
8. *Le Silence des autres*. Deux ans après la mort de Franco, dans l'urgence

de la transition démocratique, l'Espagne vote la loi d'amnistie générale qui libère les prisonniers politiques, mais interdit également le jugement des crimes franquistes. Les exactions commises sous la dictature et jusque dans les années 1980 (disparitions, exécutions sommaires, vols de bébés, tortures) sont alors passées sous silence. Depuis quelques années, des citoyens espagnols, rescapés du franquisme, saisissent la justice à 10 000 kilomètres des crimes commis, en Argentine, pour rompre ce « pacte de l'oubli » et faire condamner les coupables.

9. Frédéric Lenoir, *Petit Traité d'histoire des religions*, Paris, Plon, 2008, p. 150. C'est nous qui soulignons.